

rer et à se promener dans les bois avec le chien du chasseur.

J'ai connu Paul Dumarsais : sa mort ne m'a point surpris. Je connais madame de Thierny : elle a été sérieusement veuve depuis le suicide de ce jeune sauvage.

---

MADEMOISELLE  
DE CORMEILLES

---

I

UNE BOUTIQUE DE MODES EN 1793

La reine Marie-Antoinette venait de mourir sur l'échafaud avec la majesté d'une reine ; Louis XVI, à sa dernière heure, n'était plus le *roi*, mais Marie-Antoinette avait gardé sa royauté jusque sous le couteau funèbre.

La France était en mal d'enfant ; on l'entendait crier et gémir ; les aveugles avaient peur, comme si la trompette du jugement eût appelé les vivants et les morts ; mais ceux qui osaient interroger la mère-patrie reconnaissaient un sourire d'espérance sous ses larmes : elle allait enfanter le monde nouveau.

Rue Richelieu, dans une petite boutique étouffée, sombre, humide, mais égayée par toutes les fantaisies de la mode : plumes, éventails, fleurs arti-

ficielles, sept ou huit jeunes filles, réunies pour cette œuvre difficile qui s'appelle un chapeau de femme, faisaient éclater leur habil en notes aiguës.

Quoiqu'on fût en 1793, il restait encore un peu de place pour l'amour; aussi ces demoiselles devaient-elles gaiement de galants, de danse et de chansons, — les roses sur l'abîme.

Cependant, parmi ces jeunes filles, on pouvait remarquer une figure rêveuse, pensive, mélancolique. Elle souriait çà et là du sourire des autres, mais ce sourire était plus triste que des larmes. Elle était charmante au premier abord; après avoir séduit les yeux, elle séduisait le cœur. C'était une figure de vingt ans qui avait déjà perdu sa fraîcheur du matin; peut-être n'en était-elle que plus attrayante. La pêche où le soleil a trop mordu n'a-t-elle pas des tons plus charmeurs ?

Une des jeunes filles dit tout à coup :

— Ne remarquez-vous pas, mesdemoiselles, que Juliette est plus triste encore aujourd'hui que de coutume ?

— Moi triste, mesdemoiselles ! c'est impossible en vous écoutant. En vérité, Éléonore est si folle et si gaie en ses histoires, qu'il faudrait bien de la mauvaise volonté pour ne pas l'écouter en riant. Voyons, Éléonore, racontez-nous encore une de vos aventures.

— Hier, mesdemoiselles, dit Éléonore avec l'em-

phase d'un orateur sûr d'être écouté, je passais dans la rue Plâtrière, sautant comme un chat sur la pointe des pavés; voilà que, tout à coup, un citoyen qui avait l'air d'un marquis de l'ancien temps me saisit la main et me dit : « Madame, vous êtes compatissante, puisque vous êtes femme; faites-moi la grâce de m'accorder pour quelque temps une retraite chez vous. Je suis traqué comme un agneau par les bêtes fauves : si je tombe sous leurs griffes, c'est fait de moi.

— Mais, citoyen vous ne savez pas ce que vous dites. Est-ce que je tiens un hôtel garni? Songez donc que je n'ai qu'un lit.

— Il me regarda, me regarda encore, et se mit à sourire, oubliant sans doute le danger qu'il courait.

— C'est égal, me dit-il d'un air moitié suppliant, moitié cavalier.

Comprenez-vous mesdemoiselles, ce *C'est égal*? En vérité, ces ci-devant ne changeront pas.

Mademoiselle Éléonore s'interrompit avec toute la vanité d'un conteur applaudi.

— Il me vient une idée : si Juliette nous racontait son histoire; car, depuis bientôt six semaines qu'elle est avec nous, elle n'a pas daigné nous dire ce qu'elle avait dans le cœur.

— Je n'ai rien dans le cœur, murmura Juliette; mon histoire est bien simple, il n'y a pas là de quoi vous distraire.

— Racontez toujours, nous vous écoutons.

— Encore une fois, mesdemoiselles, je n'ai pas d'histoire à vous raconter. Je suis née de parents pauvres; mon pays est l'Auvergne; une de mes tantes a payé les frais de mon voyage à Paris, et depuis six semaines me voilà parmi vous, heureuse de votre bonne volonté pour moi, triste parce que j'ai le mal du pays; mais cela se passera.

— Vous ne racontez là, Juliette, que le chapitre ennuyeux de votre histoire; il y a un autre chapitre... On n'a pas vingt-quatre ans, quand on est jolie comme vous, sans avoir aimé... je veux dire sans avoir été aimée... cela ne fait pas de mal à son prochain.

— Voilà ce qui vous trompe, mademoiselle, je n'ai jamais aimé que ma mère, et je n'ai jamais été aimée, même de ma mère, car ma mère est morte à mon berceau.

— La pauvre fille! s'écria-t-on à tous les coins de la boutique.

— Vous avez dû vous ennuyer? demanda à Juliette sa voisine, qui n'avait pas perdu son temps depuis que son cœur battait.

— M'ennuyer? peut-être, murmura Juliette. Mais de grâce, mesdemoiselles, je finirais par vous ennuyer vous-mêmes, ne parlons plus de moi, vous voyez qu'il n'y a pas le plus petit mot pour rire.

A peine Juliette eut-elle dit ces mots que la marchande de modes entra et vint à elle avec émotion:

— Mademoiselle Juliette, j'ai à vous parler: suivez-moi dans l'arrière-boutique.

Juliette pâlit, piqua son aiguille et accompagna sa maîtresse avec inquiétude.

Dès qu'elle fut sortie, toutes ses compagnes parlèrent à la fois:

— Comprenez-vous, mesdemoiselles?..

— Toujours des airs mystérieux!

— Toujours triste et toujours pensive.

— Est-ce que vous croyez à l'histoire qu'elle vient de nous raconter?

— Avec ses grands airs d'innocence, elle en sait beaucoup plus que nous sur les passions du cœur.

Cependant Juliette et la marchande de modes s'étaient assises dans l'arrière-boutique.

— Mademoiselle, dit la marchande de modes d'un air respectueux et avec un accent de tristesse, je crois que votre déguisement n'a pas trompé tout le monde. Mon mari sort du club, où on lui a reproché de donner asile à des suspects.

— Que me dites-vous là?

— C'est à n'y rien comprendre; car, enfin, vous travaillez comme les autres, vous vous levez à la même heure, vous mangez à la même table, vous n'êtes pas fière, vous êtes simple et douce; rien, si ce n'est votre figure, qui puisse trahir votre rang.

— Que voulez-vous, le malheur me poursuivra jusqu'au bout!

— Il ne faut pas désespérer, dit la marchande de modes en pleurant. C'est peut-être cette petite pie que j'ai mise à la porte il y a huit jours qui aura voulu vous perdre ! Elle avait trop de malice pour ne pas voir une grande dame à travers votre déguisement. Elle m'a dit tout de suite : « Celle-là a une manière de regarder qui dénote une femme de qualité. » Et puis un jour elle nous a surprises ensemble parlant de M. le comte de Cormeilles. Comment allons-nous faire ? Si je pouvais vous sauver sans compromettre mon mari !

— J'ai compris, murmura mademoiselle de Cormeilles ; je vais vous quitter à l'instant.

— Mon Dieu ! et où irez-vous ?

— Dieu me conduira. Après tout, s'il faut aller en prison, j'irai en prison ; le comte de Cormeilles a passé par là.

— Si vous m'en croyez, vous quitterez Paris ; il n'y a aucun pays au monde, excepté Paris, où les femmes soient en danger. En province, je suis bien sûre qu'on ne s'occupe pas de nous. C'est à Paris seulement qu'on trouve des tigres qui arrachent les femmes des bras de leur mari, les mères du berceau de leur enfant.

— S'il n'y avait pas si loin ! dit mademoiselle de Cormeilles d'un air pensif.

— Vous dites, mademoiselle ?

— J'ai un vieil oncle et une jeune cousine au châ-

teau de Rouvray, en Auvergne ; mais comment aller jusque-là ?

— C'est bien loin, j'imagine ; mais moi, j'aimerais mieux aller au bout du monde que de risquer la prison. S'il ne vous manquait, pour votre voyage, qu'un peu d'argent ?

— Merci, dit la jeune fille, il m'en reste assez pour partir, mais non pas assez pour m'acquitter envers vous.

— Que dites-vous donc là ? S'il y avait un compte à faire entre nous, ce serait moi plutôt qui vous devrais de l'argent ; je n'ai jamais eu de si bonne ouvrière... pardonnez-moi ce mot.

— N'en parlons plus, il faut partir ; mais comment partir seule ?

— Une idée ! s'écria la marchande de modes ; c'est en Auvergne que vous allez ? Rosalie est de ce pays-là, il y a longtemps qu'elle désire y retourner...

La marchande de modes appela la jeune ouvrière.

— Rosalie, préparez vos hardes, vous allez partir pour votre pays en compagnie de Juliette ; je vous payerai votre voyage. Je vous accorde six semaines pour aller et revenir. Vous partirez...

— Ce soir, dit mademoiselle de Cormeilles. Le coche d'Orléans part-il le soir ?

— Oh ! oui, mademoiselle Juliette, dit Rosalie. En moins de huit jours nous serons en pleine Auvergne, car les coches vont si vite à présent !

Mademoiselle de Cormeilles monta à une petite mansarde où, depuis six semaines, elle passait ses nuits à pleurer plutôt qu'à dormir. Elle réunit quelques bijoux précieux pour le souvenir. Elle se fit, tant bien que mal, un modeste costume de voyage, après elle pria Dieu et se parla à elle-même des absents jusqu'à l'heure du départ. Les absents, c'étaient son père et son frère. Son frère, tué le 10 août ; son père, guillotiné sur un jugement rendu après une accusation formulée par le père Duchêne. Elle monta en voiture avec Rosalie, très résignée à subir sans se plaindre tous les ennuis d'un pareil voyage.

Quand elle fut partie, la marchande de modes, tout attristée, mais respirant en liberté, alla s'asseoir dans la boutique comme une femme tourmentée d'un secret.

— Juliette reviendra-t-elle ? demanda mademoiselle Éléonore.

— Peut-être ! dit la maîtresse.

— Elle est partie sans dire adieu !

— C'est sans doute parce qu'elle va bientôt revenir.

— Quand on va si loin, ce n'est pas seulement pour se promener.

— Elle voulait prendre un peu l'air du pays.

— Oui, elle avait le mal du pays ; cela veut dire qu'elle avait un amant là-bas.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, inter-

rompit la marchande de modes ; si vous la connaissez comme je la connais !

— Oh ! dites-nous donc son histoire !

— Non, non, se dit tout bas la maîtresse, il ne sera pas dit que je ne sais pas garder un secret... Eh ! mon Dieu ! poursuivit-elle tout haut, c'est votre histoire à toutes, un amant qui vous trompe d'abord, un amant qu'on trompe ensuite, d'autres encore, s'il en vient !

Cette histoire de mademoiselle de Cormeilles était bien simple. Quoique son père, le comte de Cormeilles, eût vécu des idées forgées comme des armes sur l'enclume de l'Encyclopédie, dès que la révolution éclata, il prit la défense du roi ; il demeura fidèle à son poste, prêt à sacrifier sa fortune et sa vie à la défense du trône et de l'autel. Il refusa de partir pour l'exil, comme tant d'autres qui se disaient fidèles. Il vit la reine à Versailles ; il jura de mourir en combattant pour elle. Dieu ne lui accorda pas le triste honneur de mourir sur le champ de bataille où ne combattaient que des Français, — des frères, mais des frères de deux lits ; — il fut un des premiers pour qui s'éleva la guillotine. Mademoiselle de Cormeilles fut avertie à temps des dangers qui la menaçaient : fille d'un gentilhomme qui s'était montré un des plus hardis défenseurs du roi et des privilèges, sœur d'un soldat mort les armes à la main contre la liberté, il y avait

là de quoi faire un terrible acte d'accusation. Seule, sans famille et sans amis, réfugiée avec une domestique dans un hôtel garni de la rue Saint-Honoré, il lui fallut songer à une retraite plus sûre. Où aller dans ce désert qui s'appelle Paris, quand on n'a pas d'argent pour le peupler? La jeune fille alla demander asile à une des anciennes femmes de chambre de sa mère, devenue marchande de modes, grâce aux largesses d'un financier qui *l'avait mariée*, comme on disait alors.

On sait déjà comment, sous le nom de Juliette, mademoiselle Madeleine de Cormeilles passa six semaines comme une simple ouvrière.

Cependant la voilà plus seule que jamais sur la route d'un pays inconnu, sans aucun de ces charmants souvenirs qui guident les cœurs qui ont aimé; souvenirs bénis du ciel qui consolent du présent, quand l'espérance n'a rien à dire, ou plutôt rien à chanter.

Qui sait? dans le pays où elle va, il'y a des cœurs qui palpitent, des roses qui s'épanouissent, des rayons qui font sourire la nature. Partout où il y a un cœur qui bat, une fleur qui s'ouvre, un rayon qui passe, l'espérance élève sa voix divine.

Dans ce pays perdu où mademoiselle de Cormeilles va chercher l'oubli du monde dans le silence des solitudes, peut-être trouvera-t-elle pour son cœur l'orage et la tempête.

## II

## LES DEUX COUSINES

Le château de Rouvray, bâti en briques, à coins de pierres en relief, est une des demeures seigneuriales les mieux conservées du temps de Louis XIII. La date inscrite sur la porte à herse et à tourelle qui domine l'avenue marque 1622. Les fossés, naguère remplis d'eau courante venue des sources vives de la montagne, sont, à cette heure, cultivés en jardin potager. Une des ailes du château a été transformée en fabrique de sucre: plus d'une fois l'indigne badigeon a masqué les respectables rides que les hivers ont imprimées sur toutes les façades; le parc, autrefois couvert d'arbres centenaires, peuplé de bosquets, percé de promenades majestueuses, a été labouré comme un champ non clos.

Cependant ce château de Rouvray a eu beau se faire maison bourgeoise, fabrique, métairie, il a gardé quelque chose de ses airs magnifiques. Rien qu'à voir les lierres qui retiennent et ceignent les murs en ruines du parc où l'on ne se promène plus, on salue le château du beau temps de la féodalité.

Il y a au voisinage un château moderne, bâti

avec tout le luxe insolent d'un enrichi d'hier. Dans ce château moderne on ne fane pas son foin, on ne recueille pas son blé, on ne fabrique pas de sucre : ce ne sont, du matin au soir, que cavalcades et fêtes, valets en livrée, équipages éblouissants ; mais que l'ancien château est bien plus seigneurial dans son abandon habité par les fantômes des temps passés !

En 1792, le paysage avait beaucoup plus de caractère qu'aujourd'hui. On retrouve encore un beau précipice, la *Fontaine aux Corbeaux*, tout hérissé de roches gigantesques ; mais où sont les bois, les moulins en ruines, les vastes prairies, les vignes abondantes qui variaient avec tant d'harmonie sauvage la montagne et la vallée ? Une culture uniforme s'étend de toutes parts ; on a défriché les bois, on a déraciné les rochers ; on a desséché les prairies ; on a — sacrilège qui s'étend et qui perdra la France, — on a arraché les vignes, la gaieté des yeux et du cœur !

Mademoiselle de Cormeilles trouva, comme elle s'y était attendue, un accueil tout paternel au château de Rouvray. Sa jeune cousine lui dit en l'embrassant qu'elle voulait toujours l'appeler sa sœur. On lui donna la chambre la plus gaie ; on lui offrit toutes les distractions du pays : promenades à pied ou à cheval dans ces montagnes, un peu sauvages, couvertes de bois ou de rochers ; les joies sérieuses de

l'église ; quelques visites dans le voisinage ; une bibliothèque assez pauvre ; un clavecin qui n'en pouvait plus ; enfin, les conversations du coin du feu.

Ces distractions devenaient, du reste, de moins en moins aimables, grâce aux progrès de la révolution. Déjà on n'allait plus qu'en tremblant à l'église de Rouvray, dont un prêtre altier avait irrité les fidèles ; on craignait qu'à l'exemple des pays presque voisins, les paysans ne se révoltassent à leur tour pour faire acte de souveraineté, on craignait d'être aussi accusé de conspirer contre la France en se réunissant avec les familles nobles de la province.

M. de Rouvray était un homme de cinquante-cinq ans ; qui, après une jeunesse assez agitée à Paris et dans quelque frontière de France, où il avait fièrement mené la folle vie des camps, s'était retiré dans sa terre de Rouvray, à la mort de son père, pour mettre un peu d'ordre dans sa fortune. Il n'avait pas regretté son titre de brigadier de dragons quoique ce titre lui rappelât de belles amitiés ; le chevalier de Coigny, le marquis de Guiche, le comte d'Arnouville, le prince de Lambesq, vingt autres brigadiers de dragons, non moins célèbres à la cour et à l'Opéra, qui avaient été ses compagons d'aventures. Sa femme, qui était une demoiselle de Flourmelin, avait fini, avec les meilleurs instincts,

par se laisser emporter au courant, ce courant fatal de 1775, qui poussait à l'abîme tant de nobles cœurs ne devant battre que pour les joies de la famille ou les amères délices du couvent. La pauvre femme était morte en 1786, abandonnée de son mari, loin de sa fille, qui l'avait presque oubliée, délaissée par son amant, le vicomte de Jumilhac, qui venait d'enlever mademoiselle Sainval à la *Comédie-Française*.

Le baron de Rouvray s'était créé une nouvelle vie dans sa terre ; cet homme, qui avait vécu en enfant prodigue avec le luxe d'un fermier général, qui, sans le duc de Penthièvre, parrain de sa femme, aurait été deux fois ruiné, devint presque avare dès qu'il recueillit l'héritage de son père. Il ne songea plus qu'à planter, à semer et à recueillir. Il accrocha à la cheminée sa croix de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, il endossa une houppelande digne d'un rustre endimanché, et, le fusil sur l'épaule, sans presque jamais chasser, du matin au soir, par le soleil ou par la pluie, il traversait ses bois, ses prairies et ses terres dans tous les sens, encourageant par sa bonne humeur les pousses nouvelles, les valets de charrue et les moissonneurs.

La révolution était venue déjouer ses espérances. Cependant, comme tous ceux de sa caste, il ne pouvait pas s'imaginer que le roi n'aurait pas bientôt raison de ceux qu'il appelait les chefs de brigands.

Il croyait d'ailleurs échapper au danger par ses allures de franc paysan.

— Il n'y a, disait-il un jour à ses bucherons, qui étaient des raisonneurs, il n'y a que les gens qui vivent en oisifs qui sont les grands seigneurs ; moi je suis des vôtres, j'aime le travail jusqu'à la fatigue : mais, vive le roi ! Aimons Dieu, qui nous donne le soleil ; aimons le roi, qui nous donne la paix.

Sa fille n'avait pas dix-sept ans ; elle était belle, mais de cette beauté immatérielle qui se trahit sous l'autre, qui l'anime et parfois l'altère. Ainsi Clotilde manquait de force, de sève, de luxe dans sa beauté. On y trouvait tout : la pureté des lignes, les tons harmonieux, la noblesse de l'expression ; mais on y cherchait pourtant quelque chose : c'était plutôt une belle statue qu'une belle femme ; le vif et chaud rayon de la vie n'éclatait pas assez sur ce front pensif et sur ces lèvres sans ardeur.

Mademoiselle de Rouvray était une de ces blondes filles chantées par les poètes du Nord. En Italie, on l'eût trouvée trop nuageuse et trop archangélique ; on l'eût désirée plus terrestre et plus vivante. Cependant sa candeur d'enfant et sa blancheur de vierge ne l'empêchaient pas d'être la plus belle et la plus adorable des blondes. C'était un ravissant tableau que la vue de son corps svelte et fragile se détachant sur la verdure du parc ou sur les sombres tapisseries du salon. Le regard s'arrêtait religieusement sur sa



chaste, douce et suave figure, dont les lignes pures et ondoyantes auraient fait envie aux vieux maîtres allemands; sa bouche était faite pour Dieu plutôt que pour l'amour; il semblait que ses yeux étaient devenus bleus en contemplant le ciel.

J'ai vu, au château de Rouvray, un portrait de Clotilde, un doux pastel dû à quelque main timide ou maladroite, mais qui rend bien, je n'en doute pas, la mélancolie de cette jeune fille. Ce qui surtout frappe dans ce portrait, c'est un triste pressentiment; il semble que, pendant qu'elle posait devant le peintre, mademoiselle de Rouvray songeât à la mort. — Tant d'autres, en se faisant peindre, songent à l'amour! — Clotilde tient à la main un léger bouquet où l'on croit reconnaître des pervenches; ses cheveux à peine bouclés tombent sur son cou sans trop d'abondance. Un point d'Alençon est fixé en croissant sur le sommet de sa tête. Son cou, un peu flexible, laisse pencher le front, mais avec une grâce si naturelle, que, sans de grossières fautes de dessin, on admirerait beaucoup. La robe bleu-de-ciel à grands ramages est légèrement ouverte sur la poitrine, où l'on distingue pourtant, par des signes de vie féconde, qu'un cœur a battu là.

## III

## LA FONTAINE AUX CORBEAUX

Un matin, mademoiselle de Cormeilles et sa jeune cousine descendirent dans la forêt, entraînées par l'éclat du ciel et de la verdure. Tous les chemins étaient familiers à Clotilde, qui avait plus de mille fois suivi son père dans les détours les plus sombres, sous les ramées les plus touffues, le long des roches les plus sauvages.

On était à cette heure si fraîche et si douce des belles matinées d'été, où la rosée ne garde plus qu'une perle çà et là, même dans les bois. Aussi Clotilde et Madeleine marchaient-elles lentement, savourant à loisir toutes les chastes voluptés d'une promenade agreste.

Le soleil, traversant les halliers, secouait à leurs pieds ses rayons d'or; le vent le plus tiède venait par bouffées, avec la fraîche odeur des chênes, agiter les boucles de leur chevelure; le merle, par ses sifflements aigus, dominait les poétiques rumeurs de la forêt.

Les deux cousines babillaient gaiement comme les